

## Et il y eut enfin de véritables cas d'ilotisme...

Donald Alarie

Volume 18, numéro 1 (103), janvier–février 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Alarie, D. (1976). Et il y eut enfin de véritables cas d'ilotisme.... *Liberté*, 18(1), 52–55.

## *Et il y eut enfin de véritables cas d'ilotisme...*

Des gens avaient essayé, quelques jours avant notre départ, de nous prévenir du sort qui nous attendait au bout de notre voyage tout autour de cette montagne dont le principal sentier, soit dit en passant, serpentait entre des précipices et d'anciennes fosses aux lions (car il y avait jadis des lions dans la forêt entourant cette montagne dite de « l'incertitude »). Des gens avaient essayé de nous prévenir et avaient même réussi. Mais une force mystérieuse nous poussait tout de même à déplier continuellement notre carte géographique multicolore pour vérifier le chemin, pour prendre le pouls de ce sein géant autour duquel nous gravitions depuis plusieurs semaines sans même entrevoir au dernier horizon, l'ombre de l'unique village qui était notre objectif. Les gens qui avaient essayé de nous convaincre d'abandonner ce voyage fou étaient des nomades sans troupeau qui s'amusaient à jouer les bergers par hérédité ou par nostalgie.

Durant ces longues journées de marche, la conversation devenait notre seule occupation humaine. Il s'agissait d'échanger quelques mots ou quelques sons (ce qui était de plus en plus similaire à mesure que notre provision d'eau distillée diminuait), quelques sons dont la résonance était parfois musicale et d'autres fois inquiétante. Je me souviens de façon toute particulière d'une discussion qui eut lieu la dix-huitième journée et qui s'avéra tout à fait exceptionnelle. Je ne

pourrai vraisemblablement la reconstituer dans son entier à cause de sa longueur et de sa densité.

Le premier qui prit la parole : « Maudit ! Je ne sais pas ce qui se produira lorsque nous aurons trouvé tout ce que nous cherchons et qui »

Le deuxième qui prit la : « En effet, la formule s'avère très fructu »

Le troisième qui : « Les arbres sont tout à fait verts par i »

Le quatrième : « Car il y avait b »

Le... : « J'oserais vo »

Le... : « Le »

Ce fut sans doute là un de nos meilleurs dialogues. Peut-être en avons-nous eu d'autres par la suite qui furent aussi fructueux, mais je dois les avoir oubliés, les avoir laissés en chemin, car je ne saurais me les faire revenir à la bouche. Du moins, je ne crois pas... Et comme disait ce coquin de Jacques : « Si cela était écrit là-haut... ».

Les choses commencèrent à se gâter pour nous durant le premier automne de notre voyage. A cette hauteur dans la montagne, bien qu'il n'y eût pas de neige, la route devenait de plus en plus impraticable. C'était d'autant plus difficile à expliquer, qu'à première vue, il n'y paraissait rien. Nous nous sommes finalement rendu compte de ce qui se passait lorsque l'un de nous (le Troisième du dialogue de tantôt), décida de se pencher pour y voir de plus près. Il n'y vit rien, mais sa conduite nous éclaira tout de même beaucoup. Il ne put jamais se relever tout seul. Il se sentait cloué au sol, crucifié par les mains et les genoux et même par le nez qu'il avait très long. Il fut au début question de le traîner, de le soutenir. Mais nous résolûmes de le laisser par terre, ayant besoin de toutes nos forces pour projeter vers l'avant nos pieds un à un. Pour ce qui est du Troisième (puisque ce sera son nom), il commença à avancer péniblement, combattant le happement du sol tant bien que mal, nous avertissant lorsqu'il voyait des pièges particulièrement traîtres. Puis le Troisième perdit peu à peu du terrain. Il marchait ainsi toute la nuit pour pouvoir nous rejoindre au petit matin. A son arrivée, nous étions habituellement prêts

à repartir. Il « faisait le convoi » pendant quelques instants et nous le perdions bientôt jusqu'au lendemain matin.

Si je vous ai expliqué ce cas (car nous avons affaire ici à de véritables cas d'ilotisme) de façon détaillée, ce n'est que pour vous donner un exemple des difficultés que comportait ce voyage fou. Le second interlocuteur (en vous référant toujours au même dialogue) a éprouvé des difficultés beaucoup plus insurmontables. Des difficultés qui ne se racontent pas.

La chanson-thème de notre voyage parlait de force, d'azur je crois. Les mots se transformèrent peu à peu et furent bousculés par des confrères ennemis et, sans que nous puissions intervenir de quelque façon que ce soit, des expressions aussi angoissantes que « le mal de terre », « vive les boiteux sans béquille ! » et « maudit de maudit ! » se glissèrent dans notre langue de chaque jour. Nos monologues intérieurs en furent remplis. La maladie de l'inquiétude, le mal de vision et le déhanchement de l'âme aidant, ce langage fut justifié en l'espace d'une saison tout au plus.

Et tout à coup, je me souviens d'un autre détail précis à propos de nos discussions . . .

Quelqu'un du groupe me remit un jour une conversation qu'il disait avoir recueillie la veille. Cela me fit plaisir car j'avais pour ma part déjà tout oublié de cet échange de (comment dire ? . . .) . . . de choses qui devaient originairement être des mots.

1 — « El \$%& gref par dim tours. »

2 — « Garou, grouf, chrf. »

1 — « Certainement. »

Ce qui m'inquiétait le plus, c'était la dernière réplique. J'étais le numéro 1 et je ne voyais pas du tout comment le mot « certainement » avait pu alors me venir à l'esprit devant la réplique du numéro 2. Cela me laissa songeur. Aujourd'hui, je me l'explique un peu mieux, mais même là . . .

Nous avançons toujours. Nous durant le jour ; le Troisième, de jour et de nuit. L'hiver était arrivé et avec lui la neige et le vent glacial.

La nuit, il n'y avait pas de problème. Cependant, dès le lever du soleil, la neige nous repoussait avec force. Il nous fallait alors nous tenir tous ensemble pour empêcher la neige

de nous projeter dans les nuages ou tout au moins dans les arbres. Peut-être était-ce tout simplement l'attraction du ciel hivernal ? Cette hypothèse ne me satisfait pas tout à fait. En ce qui regarde le Troisième, la dernière fois que nous l'avons vu, il ne comprenait rien à notre situation d'hommes rejetés par le sol. Il était toujours pour sa part, happé par ce même sol et la marche à quatre pattes (ou plutôt à deux bras et à deux pattes) ne lui réussissait guère. Son visage avait disparu sous une épaisse couche de feuilles vertes à rayures rouges. Je pensais alors dire que le Troisième portait les feuilles après avoir porté la barbe, mais je ne réussis pas à faire entendre cela. Et la plaisanterie aurait sans doute été de mauvais goût...

A partir de ce moment-là, seule comptait ma propre aventure intérieure qui fut sans doute (peut-être ?...) semblable à celles que vécurent les autres membres de l'expédition. Nous marchions toujours autour du mamelon de la montagne en faisant des efforts surhumains pour rester près du sol. Le monde dans lequel je me mis à exister ne peut que difficilement être décrit puisque pour nommer les choses, il faut les avoir baptisées un jour et les éléments de mon aventure intérieure n'ont jamais vécu assez longtemps pour avoir l'honneur de recevoir sur la tête la goutte qui se plaît à tout définir.

Il s'agissait surtout d'un monde de couleurs. Les rouges succédaient aux verts en moins de temps qu'il n'en faut pour ouvrir les yeux. Les tableaux se succédaient à un rythme endiablé. On aurait cru qu'ils dansaient de toutes leurs oreilles folles de sons sur l'Afro Blue de Coltrane. Tout semblait parti pour la vie et pour la mort. Le mouvement perpétuel venait de se déclencher quelque part sans prévenir, au moment où je pensais au Troisième qui se traînait derrière nous à travers ces tableaux musicaux qu'il ne voyait pas puisqu'ils m'étaient destinés.

Nous sommes revenus de ce voyage. Je ne sais trop comment ni pourquoi. Maintenant je suis ici. Pour entendre de la musique, il y a toujours le phono. Et pour les couleurs, il reste quelques musées...

DONALD ALARIE